

PAX



CHRONIQUE DE L'ABBAYE DE LANDÉVENNEC • N° 56 - OCTOBRE 1963

SOMMAIRE :

Séparation ou communion	93
Michée ou la Paix de Dieu Mgr. Soubigou	101
La Congrégation de France (suite) R.P. Léon Robert	107
Chronique	116
Bibliographie	119
Kroaziou, Croix, V.S.	123
Amis de Landévennec	124

L'ABONNEMENT

Ordinaire : 4 F. — de soutien : 8 F.
Se renouvelle à la réception du n° de Janvier

H. GOUGAY, Abbaye Saint-Guénolé
Landévennec (Finistère)
C. C. P. 1145-34 Rennes

« Moine est celui qui est séparé de tout
et uni à tous. »
Evagre le Pontique — Traité de l'oraison, ch. 124.

SÉPARATION OU COMMUNION

N'AVEZ-VOUS pas l'éternité devant vous ?
L'évocation des activités monastiques suscite fréquemment une telle réflexion. Parfois très sérieuse, elle exprime une certaine admiration pour celui qui entreprend une œuvre de longue haleine, s'en remettant au besoin à la Providence d'en assurer l'aboutissement. Parfois aussi un peu envieuse : ces êtres qui peuvent vivre sans préoccupation de rendement, confinés dans les réalités de l'esprit !... Parfois enfin, accompagnée d'un léger sourire — ironie ou mépris ? — : au fond, peu de travail, pas de soucis !... La tentation se présente alors, insidieuse ou violente, de répondre : « Venez donc passer quelques jours au milieu de nous. » Et d'évoquer le Père Econome, chargé d'organiser le travail pour assurer la subsistance de tous, le chef d'emploi ou le responsable de la ferme, qui doit lutter pour garder la primauté à l'office et à la lecture spirituelle en face des exigences de sa tâche, le professeur qui doit mener à bien la préparation de ses cours dans des délais fixés. Or nos journées monastiques, une fois retranchée la part qui revient à Dieu, sont si courtes, si coupées... Ne faudrait-il pas dire plutôt que le moine est rivé aux circonstances de temps et de lieu ? N'en serait-il pas esclave même ?

Mais force est finalement au moine de reconnaître que son interlocuteur a sans doute raison, et même bien plus qu'il ne le croit (il suffit d'ailleurs d'un bref séjour dans le monde pour s'en convaincre), pas pourtant comme il semble l'insinuer. Et ce minutage même de nos journées, qui peut être éprouvant à la nature, ne serait-il pas un élément — ou une conséquence — de cette liberté que l'on nous envie ? Ne serait-il pas lié au rayonnement qu'exercent une âme vraiment donnée à sa vie monastique, une communauté fidèle ? Affronté au temps et à l'espace, et pourtant les dominant, tel nous apparaît le contemplatif. Quel est alors son secret ?

Humainement parlant, déjà, nous pouvons en saisir une approche. Donné à une tâche qu'il estime la plus haute de toutes, le religieux y consacre le meilleur de son temps, les plus belles heures, une partie de sa nuit, et il ne lui reste que peu de disponibilité pour le reste de ses activités. Il lui faut donc s'organiser en conséquence, ne pas se noyer dans le détail des connaissances humaines, s'en tenir à l'essentiel, au permanent, aux grands principes,

et donc à l'universel. Par ailleurs, sa clôture et sa vie de silence et de prière lui donnent, vis-à-vis des mille circonstances où évoluent ses contemporains, un recul certain, qui lui permet finalement de se retrouver très proche de chacun d'eux en ce qu'il a de plus profond, et sa science, si humble soit-elle au regard des hommes, se veut avant tout « sagesse ». N'est-ce pas ainsi que nous apparaît la vie de l'esprit de S. Benoît, que son disciple S. Grégoire qualifiait ainsi : « *scienter nescius et sapienter indoctus* » — trouvant la science dans son ignorance et la sagesse dans son inconnissance. C'est ce qui permet au Père des moines d' « habiter avec soi-même » et de se trouver finalement très proche, au-delà de toute érudition, de tous ceux qui s'adressent à lui, depuis l'humble Goth inculte jusqu'aux grands de la terre, qui doivent reconnaître son emprise. Le moine aussi, dans sa fuite du siècle, assure sa maîtrise sur les conditionnements du monde ; il rejoint l'intelligence humaine en ce qu'elle a de meilleur, toutes ces sagesse qui se nourrissent d'une certaine solitude, au moins provisoire : de la sagesse de l'homme qui veut penser son action à celle du philosophe qui se consacre à la vie de l'intelligence. Nous savons, depuis l'antiquité, en quelle estime a toujours été tenue la contemplation philosophique : Platon y voyait la manifestation de ce qu'il y a de plus haut et de plus beau dans l'homme et Aristote reconnaissait sa supériorité absolue, car elle engage ce qu'il y a de plus spécifiquement humain en nous, entraînant la joie la plus pure, et nous faisant pénétrer la sphère du divin — uns avec l'Un. Ils accordaient même que toute l'activité du monde était finalement ordonnée à la vie contemplative.

A LA POURSUITE DE DIEU...

ET pourtant, jamais un moine ne reconnaîtra en cela ce qui a pu motiver sa décision de quitter le monde. Il ne s'agissait pas tant, en effet, d'une fuite que de la recherche d'un bien si précieux qu'il était légitime de tout sacrifier pour l'acheter. Ce Bien, c'est Dieu lui-même, en ce qu'Il a de plus personnel et de plus intime. Et le moine se consacre totalement à la poursuite de ce Bien, il ne veut se définir que comme le « chercheur de Dieu ». Sa vie n'a pas d'autre raison d'être essentielle : elle se structure et s'organise autour de cette recherche, et c'est en cela qu'elle se distingue de la vie chrétienne ordinaire. Celle-ci, en effet, n'est-elle pas ordonnée également à la recherche de Dieu, d'un Dieu connu et aimé dans le Christ qui est sa Révélation vivante ? Certes oui, et en cela le moine est très proche de ses frères ; il ne veut être que pleinement chrétien. Mais l'homme qui vit dans le monde poursuit ce but à travers des fins secondaires, de caractère temporel, qui s'insèrent dans sa vocation et servent à la définir, à partir desquelles il va donc bâtir son édifice spirituel. Pour le moine, au contraire, la recherche de Dieu est l'unique pôle d'attraction. Elle commande tout, et les autres activités, qu'il ne s'agit évidemment pas de négliger, n'auront droit de cité que dans la mesure où elles sont directement orientées vers cette recherche, qu'elles doivent exprimer et manifester. La structure de la vie monastique sera donc adaptée à ce qui

est sa fin propre, et c'est aussi dans le mystère de Dieu qu'elle trouvera son sens et son rayonnement ; seront alors privilégiées les œuvres plus immédiatement accordées à Dieu, telle la prière, et particulièrement la prière de l'Eglise, la liturgie, qui est par excellence l'« *OPUS DEI* », œuvre de Dieu.

Ce n'est donc, en définitive, qu'à la lumière du mystère de Dieu que nous pourrions saisir les valeurs profondes du monachisme. La vie même du moine, son comportement à l'égard des réalités du monde, apparaîtront alors sous leur vrai jour, le plus secret peut-être, le plus vrai assurément.

Nous savons qu'il n'est pas facile de parler de Dieu : tout au plus peut-on exprimer clairement ce qu'Il n'est pas, et la Bible elle-même, à laquelle il faut toujours revenir, paraît parfois se contredire. Dieu n'est-il pas à la fois le Très-Haut, infiniment au-dessus de tout ce que nous pouvons concevoir, et le tout proche, plus intime à chacun qu'on ne peut l'être à soi-même, impossible à atteindre, et pourtant au cœur de tout, dominant souverainement les univers et en même temps s'intéressant au moindre passereau ? Toute affirmation au sujet de Dieu doit être, sinon corrigée, du moins complétée et nuancée par une vue complémentaire. Et c'est à travers toutes ces antinomies que s'exprime le mystère de Dieu, en ayant soin de tenir à la fois les deux aspects complémentaires, car ce n'est pas dans une atténuation, mais dans un dépassement de sa grandeur — de sa « transcendance », dira le philosophe — que s'exprime sa proximité, son intimité — son « immanence ». Et cela toutes les images sont incapables de l'exprimer.

Solidaires du temps et de l'espace, enfermés en eux, il nous est bien difficile d'accéder à la notion d'éternité ou d'infinité divines. Mais c'est justement à partir d'elles que nous pouvons avoir un sens exact du temps et de l'espace.

Il ne suffit pas, en effet, pour avoir une idée exacte de l'éternité, d'affirmer que Dieu n'a ni commencement ni fin. Il faut encore penser celle-ci comme une plénitude de vie, où tout est donné d'un seul coup, possédé dans un immuable Présent (et nous pouvons ici faire appel à notre expérience : n'est-ce pas lorsque nous vivons le plus intensément que nous ne voyons plus les instants s'écouler ?) Eternel, Dieu est au-delà du passé et du futur, de la succession des instants, mais c'est ainsi que, en chacun d'eux, il est intimement présent au temps, vivifié par « une source unique, éternelle et donc à chaque instant agissante » (J. Mouroux : *Le mystère du temps*). Ce sera donc en donnant toute sa plénitude de vie à l'instant présent qu'un être pourra à la fois s'approcher le plus de l'éternité de Dieu et s'intégrer le plus pleinement au temps.

De même, en son infinité, Dieu déborde l'espace — cet espace qui, pour nous, mesure des distances et des séparations —, mais c'est ce qui nous permet de dire qu'Il est partout et en toutes choses : mystère d'une présence spirituelle en tout lieu où Il agit, présence à laquelle Il associe ceux qui, capables d'une action spirituelle, qui est présence à Dieu, peuvent assurer au monde, au prix d'une certaine séparation, l'essentielle présence de l'esprit et de la grâce.

Le Christ, vrai Dieu et vrai homme, unissant en Lui l'éternité et la temporalité, vit et manifeste ce mystère en toute son acuité. Comme le disait le pape S. Léon : « *Le Créateur des temps naît dans le temps, et Celui par qui tout a été fait est engendré au sein de tout* ». En Lui le Dieu éternel et infini entre dans le temps et dans l'espace, chacun des actes du Christ devenant porteur d'une valeur d'éternité et d'une efficacité universelle. Cette efficacité, Il va en faire part, avec sa mission dont elle est détentrice, à l'Eglise, qui est son Corps et en qui se prolonge le mystère de son Incarnation rédemptrice.

Dans l'Eglise il n'y a rien de passé ni de distant, car le temporel lui-même a, en elle, valeur d'éternité. Si l'on peut parler d'un temps et d'un espace de l'Eglise, c'est parce que le *Jour du Christ*, réalisation dans le temps et l'espace du *Jour de Yahvé*, se prolonge dans l'*aujourd'hui de Dieu*. La liturgie à son tour nous introduit, par le moyen de la prière et de l'oblation de l'Eucharistie, dans ce mystère, en re-présentant les actes sauveurs du Christ, qu'elle rend ainsi présents en quelque sorte, et dont elle diffuse la vertu sanctificatrice dans l'espace, en faveur de tous les hommes, dans le rassemblement et la concentration de l'offrande et de la supplication de l'univers. Son maître-mot, celui qu'elle répète sans se lasser à chaque solennité, est *Hodie*. C'est bien aujourd'hui et ici même, dans sa célébration liturgique, que le Christ revit le mystère commémoré, et chaque retour du cycle liturgique, par la profondeur nouvelle qu'il y inscrit, est évocateur, lui aussi, de cette prise de l'éternité sur le temps. Ainsi nous allons, et tous les hommes avec nous, d'une Pâque à l'autre, comme immergés dans le mystère de la Pâque éternelle.

UNE VOCATION D'ÉTERNITÉ

SANS doute pouvons-nous paraître nous être écartés de notre sujet ; mais il fallait évoquer tout cela, qui nous ramène au cœur de notre réflexion. Si tout homme est appelé à chercher Dieu, à vivre de la vie divine dans le Christ et dans l'Eglise, il est donc à la poursuite de l'éternité, et le temps ne lui est accordé que pour lui permettre de réaliser sa vocation d'éternité, par la sanctification et l'offrande de ce temps. A ce point de vue, redisons-le, le moine ne se distingue pas de ses frères dans le Christ ; il ne fait qu'intensifier ce mouvement, en y consacrant toute sa vie, et surtout il en anticipe la réalisation, en organisant tout son édifice, visible et invisible, humain et surnaturel, en fonction de cette éternité vers laquelle il tend par sa consécration même. L'univers monastique ne se conçoit que dans cette perpétuelle référence ; il y trouve sa structure, son sens et le mode même de son rayonnement. C'est ce qu'il nous reste à évoquer.

Il nous est certes facile maintenant de comprendre que le moine soit en quelque sorte l'homme de la Liturgie (encore que celle-ci ne puisse suffire à définir la vie monastique). La marque s'en imprime dans le concret de sa journée, scandée par la cloche qui l'appelle à l'Office, à la Messe, à l'Oraison. Ce rythme de la prière, rythme de la « vie pour Dieu », met une marque décisive

sur toute l'atmosphère du monastère, qu'il imprègne et sature de Dieu. Par ailleurs les esprits, nourris des textes liturgiques, rejoignent spontanément la pensée et l'âme de l'Eglise, centrées sur l'éternel. Ils y prennent également une dimension cosmique, à quoi rien d'humain ne demeure étranger qui puisse être assumé dans la prière du Christ.

Un autre aspect de cette vocation d'éternité du moine consiste en ce que « *voué par état à témoigner de la transcendance de Dieu* », (Cardinal Suhard), il est, dans l'Eglise, un témoin privilégié des structures permanentes. Son unité même impose à l'Eglise de rester en contact vivant avec sa source ; sa constitution lui est donnée d'En-Haut, et c'est dans la fidélité à cette « tradition » qu'elle a de quoi être présente au monde actuel, qu'elle trouve les moyens de s'adapter et de rester « jeune ». Par le caractère d'absolu que lui donne son rattachement direct à Dieu, la vie monastique — et, en un sens plus large, la vie contemplative — fait partie de la structure même de l'Eglise ; elle en révèle un des aspects essentiels, et telle est la raison profonde qui suscite le désir de fondations monastiques en pays de mission. A ce titre, le moine doit être nourri de la tradition de l'Eglise, et si cette fidélité risque de lui conférer aux yeux du monde un air figé — parce qu'elle n'est pas comprise par les amateurs de nouveauté, ou parce que la lourdeur humaine donne parfois consistance et épaisseur à des détails, prend l'accessoire pour l'essentiel —, ce n'est que la contre-partie d'une grande richesse, car c'est au cœur du permanent qu'il est possible de garder contact avec la vie en ses aspects toujours nouveaux. Et nous touchons là le problème passionnant de l'adaptation de la vie monastique aux jeunes chrétiens. C'est donc dans la fidélité recherchée et aimée, sans tricherie, à ce qui fait l'essentiel de sa vocation, hors des soucis et des fluctuations du monde qui l'entoure, que le moine saura garder un cœur jeune, accueillant pour ces hommes qui viennent, à son contact, s'abreuver à la source divine.

C'est comme témoin de l'absolu de Dieu et de sa présence au cœur du monde que le moine sera aussi un apôtre, un entraîneur, par sa seule existence, et dans sa vie cachée elle-même. Celle-ci est un rappel, un « signe », qui redit au monde ce pour quoi il est fait. Le moine pose ainsi une question à la conscience chrétienne : celle de sa destinée. Et, par toute sa vie, par son exemple, qui est, avec sa prière son apostolat essentiel, il oriente vers la solution. La vie monastique donne un sens à la vie en donnant un sens à l'action, explicitement rattachée à sa fin ; elle a mission d'apprendre au monde à imiter les mœurs divines. Cet exemple lui-même sera porteur de la grâce correspondante car, dans le mystère de l'Eglise, toute grâce est communiquée en référence à un *signe* (pensons très spécialement aux sacrements), qui la manifeste et permet de l'accueillir avec fruit. C'est en ce sens que Pie XII pouvait louer l'apostolat des moniales contemplatives :

« Que les moniales sachent bien que leur vocation est pleinement et totalement apostolique, nullement restreinte par les limites de lieux, de choses, ou de temps, mais s'étendant partout et toujours à tout ce qui a trait, de quelque manière que ce soit, à l'honneur de leur Epoux ou au salut des âmes » (Encycl. « *Sponsa Christi* »).

Et il disait ailleurs que les vierges consacrées « sont le signe admirable de la sainteté florissante et de cette fécondité spirituelle où excelle la société fondée par Jésus-Christ. »

UNE VIE AU DÉSERT

POUR chercher Dieu et se consacrer à cette recherche, le moine doit renoncer au monde : « Si tu veux avoir la vie éternelle, va, vends tout ce que tu as. » Il nous faudrait maintenant envisager les diverses dimensions de ce renoncement, et montrer de quelle plénitude il est porteur. Moyen et condition de notre montée vers Dieu, il est aussi un reflet anticipé de cette plénitude divine à laquelle il nous conduit. Nous ne pourrions qu'évoquer ces divers aspects, en soulignant les contrastes, les antinomies (celles-là même que nous avons décelées dans le mystère de Dieu) qu'ils révèlent, et à travers lesquels se manifeste cette plénitude.

Si la seule vraie tâche du moine est une tâche d'éternité, il se trouve en fait affronté au temps : il peut dire, lui aussi, que « ses instants sont comptés », et qu'il ne peut en rien laisser perdre. Non pas qu'il ait le souci de « produire », d'accumuler des réalisations — et à ce point de vue la spiritualité monastique est aux antipodes de celle de l'« homo faber » —, mais parce que chaque instant est lourd de l'amour et de la volonté de Dieu. Et telle est bien l'urgence qui le presse : homme de l'éternité, il sera homme de l'instant présent. C'est là qu'il rencontre Dieu, et sa grande crainte sera de ne pas se trouver là où Dieu le veut et l'attend « pour continuer cette conversation qui durera tout le temps que je voudrai » (Claudel).

Il ne s'agit pas pour lui d'achever son œuvre, afin de pouvoir s'arrêter, se reposer ; en ce sens il ne peut prendre d'avance sur le temps. L'homme qui vit dans le monde mesure son effort au temps, le religieux, au contraire, mesure le temps à son effort, et sa vieillesse, c'est la tiédeur. Il peut s'appliquer le mot de S. Exupéry :

« Car une cité ne s'achève point. Je dis qu'est achevée mon œuvre quand manque ma ferveur... Mais la perfection n'est point un but que l'on atteigne, c'est l'échange en Dieu. Et je n'ai jamais achevé ma ville... » (Citadelle, p. 76).

De même pourrait-on dire que l'ascèse religieuse, qui semble un renoncement aux conditions d'épanouissement humain de la vie donnée par Dieu, tire toute sa valeur de ce qu'elle exprime notre attente de la vie éternelle, et notre volonté d'en anticiper ici-bas les conditions et le mode.

Dans l'ordre de l'espace, nous pensons surtout à ce double renoncement : silence — on renonce à communiquer avec ses semblables —, et solitude ; l'un et l'autre sont voulus et aimés pour exprimer et faciliter l'attachement à Dieu seul, dans une intimité toujours plus grande. Mais c'est par son silence même que le moine parle au monde, car si tout chrétien, comme le dit encore M. Mouroux, doit réaliser son insertion dans le monde selon deux directions, en apparence antinomiques, celle de l'intériorité, dont l'acte essen-

tiel est la prière, et celle du témoignage, c'est du cœur même de l'intériorité que jaillit le témoignage du moine. Son silence est éloquent, car il dit Dieu, la seule parole qui soit digne d'être prononcée. De même la vie monastique, même sous sa forme cénobitique, communautaire, implique une solitude. Encore faut-il bien s'entendre. De même qu'il pourrait exister un silence d'égoïsme et de fermeture sur soi, fondé sur le refus d'entrer en communication avec autrui, une caricature du silence contemplatif, lequel est dialogue avec Dieu, de même il y a la fausse solitude des existentialistes, pour qui, « l'enfer, c'est les autres », solitude de haine et de refus. Mais c'est d'isolement et non de solitude qu'il faut alors parler. La solitude de la recherche de Dieu est présence et communion avec Dieu et, en Dieu, avec les membres du Christ. Un grand moine, s'adressant à des Chartreux les en avertissait :

« Aussi bien, qui d'entre vous ne possède pas la piété en son cœur, ne la manifeste en sa vie, ne la cultive en sa cellule, ce n'est pas « solitaire », c'est « isolé » qu'il faut l'appeler. La cellule n'est point pour lui cellule, mais lieu de réclusion, mais prison. Il est vraiment seul : Dieu n'est pas avec lui !... En revanche, quiconque a Dieu avec lui n'est jamais moins seul que quand il est seul. Alors, de fait, il jouit librement de sa joie : lui-même s'appartient pour jouir de Dieu en soi et de soi en Dieu » (Guillaume de S. Thierry).

Il faudrait évoquer également la stabilité monastique. En apparence, nul n'est plus solidaire d'un lieu que le moine, vivant dans sa cellule, attaché à son monastère par un vœu spécial. Mais cette dépendance elle-même, voulue pour une libération en Dieu, exprime sa foi en la présence spéciale de Dieu dans ces lieux terrestres qu'il s'est choisis : par-delà les murs de sa cellule, les cloîtres du monastère, le moine rejoint son unique clôture : la volonté de Dieu, en qui, il trouve l'unité dans la simplicité, un avant-goût du paradis, le monastère éternel.

Cette vie au désert, hors des conditions temporelles et spatiales habituelles, le moine ne la choisit en définitive que pour mieux servir ses frères, au-delà des limites que nous impose l'action directe. L'univers monastique n'est ouvert que vers le haut, vers Dieu. Mais, à partir de là, il débouche sur la totalité de l'univers, et peut atteindre chaque être en son sommet, en son « point d'éternité », là où, face à son Dieu, il est le plus lui-même. On sait qu'un Charles de Foucauld s'est dénommé le « Frère universel ».

« La solitude de renoncement du moine implique un appel à la charité beaucoup plus vaste que tout autre, car celui qui a tout quitté possède tout, celui qui a quitté tous les hommes demeure avec tous par la charité du Christ, et celui qui a renoncé même à soi pour l'amour de Dieu est capable de travailler, pour le salut de ses frères, avec la force irrésistible de Dieu lui-même » (Th. Merton, La vie silencieuse, p. 135).

Si nous n'avons pas parlé du rôle visible des moines, de leur action civilisatrice, de leur présence dans les œuvres de miséricorde spirituelle, c'est que ce rôle est connu, trop connu peut-être, car il risque de faire oublier l'essentiel, le secret. Et surtout, c'est parce que l'accomplissement de cette

mission, à laquelle il n'est pas question que les moines se déroberont aujourd'hui plus qu'hier, n'est que le prolongement, l'incarnation de leur action essentielle, dont toutes les autres tirent leur valeur, non seulement surnaturelle, mais humaine aussi.

Il nous faut aussi préciser que ce mystère est celui de la vie monastique considérée en soi, dans sa totalité. Chacun de ses adeptes tente de le vivre de son mieux, à la mesure de la grâce qui lui est donnée et de la générosité de sa réponse. Et le Seigneur permet que tel ou tel moine, habitué, comme le lui enseigne sa Règle, à voir le Christ présent dans son Abbé, dans les hôtes, les malades, les pauvres, en arrive lui-même à rayonner un peu cette présence. Mais il faut dire aussi que le monde entier est appelé à participer à cette grâce, en particulier ceux qui approchent cette cellule d'Eglise qu'est un monastère. Arrivés avec tous leurs problèmes, tout le poids de leurs affrontements temporels, nos hôtes se laissent saisir par le silence, la solitude, le rythme même de la vie monastique ; leurs problèmes s'estompent alors, et ils repartent souvent sans avoir répondu à toutes les questions prévues, mais aptes à en trouver, jour après jour, la solution, car, à la lumière de Dieu, ils se sont découverts eux-mêmes, et chacun peut alors, avec le poète, se reconnaître

« tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change ».

Telle est bien la perpétuelle « actualité » de la vie monastique, si heureusement exprimée par M. Jean Guittou :

« Tout ce que nous faisons dans nos actes et nos affaires à Dieu pour fin et destination suprême. Nous le verrons un jour éternellement, immuablement, et peut-être avec des yeux humides de regret.

Les moines anticipent sur ce moment qui sera demain, et pour toujours, notre vie. Les moines prennent nos actions du monde dans leurs prières, et ils nous aident à leur donner cette signification pure et profonde que nos cœurs désirent pour elles... Et l'univers des consciences n'aurait pas sa beauté et sa perfection s'il n'y avait pas quelque part des âmes vouées à cet office suprême qui consiste à commencer dans le temps l'opération de l'éternité. » (*Renaissance de Fleury*, juin 1958, p. 20).

X

MICHÉE OU LA PAIX DE DIEU

L'HOMME ET LE PROPHÈTE.

Le personnage

MICHÉE, autrement dit Michel, est véritablement un homme de son temps et de son village. Il est né à Moréshet (L'Héritage), à 40 kilomètres au sud de Jérusalem. Cette bourgade de montagne plonge ses regards dans la plaine environnante.

Tout ceci caractérise déjà notre petit « Michel de L'Héritage », prédicateur de village, prophète montagnard et paysan, énergique et ouvert sur le monde, judéen authentique et missionnaire au pays de Juda. Son nom, qui se traduit « qui est comme Dieu ? » désigne un solide défenseur des droits du Très-Haut.

Son ministère d'une quarantaine d'années, un siècle après Elie et Elisée, un siècle avant Jérémie, s'accomplit au temps d'Isaïe. Deux événements marquent cette époque : la destruction de Samarie par les Assyriens en 721 (ou 722) et le raid de Sennachérib contre Jérusalem en 701. Michée entrevoit dans l'avenir la ruine de Jérusalem, qui s'accomplira effectivement aux années 589-587 sous les coups des Babyloniens.

Son tempérament.

Nous connaissons assez peu la psychologie de Michée, qui ne s'est pas répandu en confidences ou en analyses de ses états d'âme, comme plus tard Jérémie dans ses « Confessions ». Néanmoins, pour qui sait lire entre les lignes, se dévoile légèrement le mystère d'une affectivité profonde, sans mièvrerie ni lâcheté.

Comme beaucoup de prophètes, guéri ou préservé de toute illusion par l'expérience d'un ministère ingrat, il a connu la solitude du cœur. Il aurait voulu, pour désaltérer son âme, trouver une amitié, comme celui qui cherche un figuier nouvelle ou une dernière grappe de raisin. Mais en un temps où la vraie piété est étouffée par la convoitise ou la violence, sur qui compter pleinement ? Au lieu de fruits, des épines piquantes ! Ami, épouse, enfants sont peu sûrs (indiscrétion, trahison). Le conflit des générations (déjà !) est exacerbé : « Le fils traite son père de fou, la fille s'insurge contre sa mère, la belle-fille contre sa belle-mère : chacun a pour ennemis les gens de sa maison » (VII, 1-6). On ose espérer que ce n'est là qu'une vue d'ensemble et non le portrait de la famille de Michée. C'est aussi un tableau qui rejoint prophétiquement ce que dira Jésus en citant ce passage de Michée pour montrer quelles dissen-

sions le problème religieux suscitera dans les familles : il faudra savoir aimer Jésus plus que ses proches (Matth. X, 34-37).

Chargé d'annoncer des catastrophes, en prophète de malheur, Michée en souffre : il prend une attitude de deuil et se répand en lamentations. Mais il puise sa force en Dieu : « Et moi, je regarderai vers Dieu, j'espérerai en mon Dieu sauveur ; mon Dieu m'écouterà... Mais moi, je suis rempli de force, par l'esprit de Dieu, et de droiture et de courage » pour remplir ma mission (Michée, VII, 7 ; III, 8).

Le prophète.

Michée ne nous donne pas le récit de sa vocation, mais il s'oppose nettement aux pseudo-prophètes qui font métier de rendre des oracles de complaisance.

S'il ne dédaigne pas d'employer à l'occasion un style d'allure biblique ou juridique, il préfère le plus souvent se laisser aller aux impulsions de son tempérament. Il aime les descriptions réalistes ou les images campagnardes, mais aussi les jeux de mots, les cascades de comparaisons à peine ébauchées et discontinues, un style saccadé, un dialogue aux vives répliques, où ne manquent ni l'apostrophe directe ni l'invective mordante.

A lire Michée, on croit l'entendre haranguer son auditoire et l'on se laisse saisir par sa parole ardente.

Le livre.

Comme tous les livres prophétiques, celui qui porte le nom de Michée nous dérouté dans sa présentation. Surtout parce qu'il n'est qu'un recueil ou une sélection d'oracles dont l'organisation a été laissée aux circonstances, à l'intervention de disciples contemporains de Michée ou héritiers de son esprit, et aussi aux imprévus de l'avenir : ce qui lui vaut des ajoutés, des compléments, des retouches et des adaptations. Il est notable, par exemple, que l'écrit de ce prophète ait été relu, après la fin de la captivité de Babylone, comme l'enseignement d'un docteur de sagesse.

Tel qu'il est, malgré des chevauchements de sujets qui s'entremêlent comme des ondes radiophoniques mal sélectionnées ou brouillées, l'ouvrage comporte deux séries de menaces, chaque fois suivies de promesses (I-V et VI-VII) : le second énoncé des châtements promis adopte la forme inhabituelle d'une sorte de procès juridiquement intenté par Dieu à son peuple (VI, 1-VII, 6).

CRIMES ET CHÂTIMENTS.

Les crimes

Les prophètes ont souvent la menace à la bouche : ils dénoncent les désordres et prédisent, à plus ou moins brève échéance, la punition sévère que Dieu prépare contre ceux qui l'offensent.

L'horizon de Michée se limite au Peuple de Dieu. On ne trouve pas chez lui, comme dans les oracles de tant de prophètes, l'annonce du jugement des

nations païennes, peuples voisins ou grands empires, par le Seigneur Dieu. A peine découvrira-t-on l'esquisse d'un tableau des fautes du Royaume d'Israël et des sanctions divines contre lui. C'est au Royaume du Sud, le Royaume de Juda, et à Jérusalem sa capitale, que s'en prend presque exclusivement notre prophète : tel est l'objectif pour ainsi dire unique de sa prédication pénitentielle.

La grande plaie, c'est l'amour excessif de l'argent et des richesses. Il corrompt les décisions et les oracles des chefs, prêtres et prophètes, qui les plient aux désirs des plus offrants. Les mauvais juges dépècent et dévorent, par leurs sentences iniques, leurs victimes infortunées. Les exacteurs réduisent à la mendicité et à l'esclavage des créanciers abusés. Ils accaparent les terres. des commerçants sans scrupules fraudent sur les mesures et les poids : tandis que les familles divisées par l'intrigue sont le théâtre de conflits douloureux.

Les constructions luxueuses de la capitale — au prix de combien d'injustices ! — et ses fortifications orgueilleuses montrent l'arrogance d'un peuple qui compte sur sa propre puissance plus que sur Dieu et qui ose dresser, en plein cœur du pays, des stèles et des statues aux fausses divinités.

Michée est relativement sobre dans ce relevé des crimes de ses contemporains. Mais il nous dit assez pour nous ouvrir les yeux. Cet examen de conscience va prendre une forme dramatique de réquisitoire et d'impropère dans le procès intenté par Dieu à ses fidèles : « Mon peuple, que t'ai-je fait ? en quoi t'ai-je peiné ? Réponds-moi. » (VI, 3).

Les châtements

Tandis que Dieu descend du haut du ciel et touche de sa présence sacrée les sommets des montagnes puis le creux des vallées, le prophète mène le deuil lugubrement, dévêtu et hurlant : il gémit comme le chacal et pousse des cris plaintifs comme l'autruche, devant le déroulement tout proche des décrets divins (I, 2-3).

L'invasion, la défaite, les ruines, l'empiètement, l'exil : tels sont les malheurs qui viennent de l'ennemi. Celui-ci, sorti de ses retraites orientales, va fondre sur la Palestine par le Nord, la route des conquérants. Cet adversaire qui s'appelle aujourd'hui Assour se nommera demain (c'est-à-dire au temps des réalisations) l'empire de Babylone.

C'est avec une libre fantaisie qu'est signalé par avance l'itinéraire de l'envahisseur. Comme de coutume chez les prophètes (Is., X, 28-32), il s'agit moins de décrire le détail des opérations militaires de l'avenir que de créer l'impression vive de l'arrivée inéluctable des agresseurs. Une succession de noms peut tenir compte simplement des expériences passées, des probabilités du futur ou, comme c'est le cas en Michée (I, 10-15), des assonances et des jeux de mots.

Michée s'amuse en jonglant avec le nom des localités qu'il utilise selon une étymologie souvent approximative. Voici à peu près ce que donne son texte (nous mettons entre parenthèses le nom des villes).

Annoncez dans l'Annonce	(Gath)
Pleurez dans les Pleurs	(Akko)
Empoussiérez-vous dans la Maison de Poussière	(Beth - Aphra)
Elle n'est pas sortie l'habitant de la Sortie	(Soanan)
Malheur pour l'Amertume	(Maroth)
Attelle chez la Chevaline	(Lakish)
Fournis en dot l'Héritage	(Moreshet)
Déconvenue chez la Déception	(Akzib)
Un conquérant dans la Possession	(Marécha)

Comme si nous disions: J'ai acheté des oranges à Orange et j'ai rencontré un agent à Agen!

Les terribles menaces du prophète sont accueillies avec scepticisme ou inconscience par un peuple fanfaron qui a sur les lèvres une chanson de rue au patriotisme provocant:

Qu'Assour vienne chez nous
Fouler notre pays
Car voici sept chefs
Ou huit généraux
Pour régir Assour par l'épée
La terre de Nemrod par le glaive

(V, 4-5).

Rodomontades! Car à l'approche des ennemis, ce seront la panique et la déroute: fuite des chevaux et des chars, chute des villes démantelées l'une après l'autre, campagnes systématiquement ravagées par l'envahisseur, sol exproprié par les conquérants. Jérusalem perdra toute assurance, alors que ses chefs ne sauront plus quelle mesure envisager. Convulsée de douleur, elle verra le malheur fondre sur elle par la déportation de ses habitants et sa propre destruction; elle ne sera plus, ainsi que le Temple, qu'un monceau de ruines. Les nations païennes la profaneront et se réjouiront de sa détresse.

Peut-on éviter de tels malheurs? Même multipliés à l'excès et poussés à l'extrême, les sacrifices offerts au Seigneur ne sauraient désarmer son bras. Ce que Dieu attendrait de l'homme, c'est une sincère conversion dont Michée rappelle les impératifs: la justice, l'amour, l'humble soumission à Dieu (VI, 6-8). Mais ce n'est qu'après la rude épreuve que les Judéens le comprendront et que Dieu leur octroiera le salut.

LE MESSAGE D'ESPÉRANCE.

Le jour de la délivrance surgira après un long exil en terre lointaine, lorsqu'Israël se dégagera de la tutelle des nations. Car Dieu ne veut pas détruire définitivement son Peuple. S'il frappe les brebis et disperse le troupeau, c'est pour le reconstituer avec ce Reste qu'il se sera ménagé à partir des brebis égarées, maltraitées, éclopées. Il les regroupera en Nation, avec Jérusalem, la nouvelle Sion, pour centre de leur rassemblement, et il sera leur Roi (IV, 6-13).

Un souverain de souche davidique sera pourtant suscité par Dieu, en temps opportun, pour régir en son nom le Peuple délivré. Michée insiste sur l'antiquité de ses origines (une vieille dynastie), sur la mère qui lui donnera le jour (Celle qui doit l'enfanter) et le lieu de sa naissance (la petite cité de Bethléem, jadis nommée Ephrata). Ce Libérateur providentiel sera le Dominateur du Reste de Juda uni aux vestiges d'Israël: les deux tronçons du Peuple se regrouperont, marquant ainsi la fin du long schisme inauguré à la mort de Salomon. Sous l'autorité de ce Prince davidique, investi et fortifié par Dieu, la sécurité règnera à l'intérieur du pays et la paix à l'extérieur (V, 1-5).

Le caractère messianique de cet oracle est évident. Aucune indication de date n'est fournie ni aucune précision de nom. Aussi bien est-il difficile de savoir si la prophétie envisage au premier plan de l'histoire un prince de Juda qui serait l'image anticipée du Messie, ou si au contraire elle désigne directement le Christ.

Deux choses en tout cas sont notables. D'une part, la parenté de cet oracle avec ceux du livre de l'Emmanuel (Is., VI-XII), surtout ceux qui nous parlent de la Vierge qui conçoit (Is., VII, 14) et du Prince de la paix (IX, 3-6): or Isaïe et Michée sont contemporains. D'autre part, cette prophétie est à l'arrière-plan du récit de la Nativité de Jésus en Saint Luc (II), qui évoque Bethléem la cité de David et voit en Marie celle qui doit enfanter le Messie; cet oracle sert aussi de trame à la narration de la visite des Mages en Saint Matthieu (II, 1-12).

Michée est donc bien le prophète du Messie, le prophète de Marie (la mère du Messie), le prophète de la paix de Dieu.

COMPLÈMENTS A L'ŒUVRE DE MICHÉE.

Un certain nombre d'oracles, qui ne viendraient pas de Michée lui-même, seraient entrés ultérieurement dans son œuvre par analogie de sujet ou d'expression.

Ainsi, la doctrine du Reste, qui se trouve exprimée authentiquement dans Michée (V, 2) et conjointement avec celle des brebis dispersées (IV, 7), est reprise dans un ajouté plus récent (II, 12-13), où l'on voit Dieu, le Bon Pasteur, rassembler le Reste d'Israël, ses brebis égarées, son troupeau décimé. Comme pour des assiégés qui s'échappent, Dieu, leur Roi, leur ouvre une brèche dans la muraille et les entraîne à sa suite sur le chemin de la liberté.

On rencontrera encore, dans une autre addition au texte de Michée, le Reste de Jacob (d'Israël) comblé des bénédictions divines comme par une rosée fécondante, respecté et redouté par les peuples de la terre (V, 6-8).

Quatre poèmes d'espérance servent de finale au livret de Michée (VIII, 8-20): ils sont postérieurs à l'Exil. Ils prédisent la ruine d'Édom, coupable de s'être réjoui de la chute de Jérusalem (v. 8-10), demandent la pleine restauration d'Israël et la confusion de ses ennemis (v. 14-17), décrivent la future reconstruction des remparts de Jérusalem vers laquelle afflueront tous les peuples (v. 11-13) ou implorent le pardon divin (v. 18-20).

Le cas le plus étrange est assurément celui de l'oracle qui concerne la Montagne de Dieu (IV, 15). Le Temple de Dieu, situé sur la colline de Sion, domine spirituellement les sommets les plus élevés des civilisations terrestres. C'est pourquoi l'on monte vers Jérusalem de tous les horizons : les peuples s'empressent vers ce centre de la sagesse issue de la Révélation. Dieu profère son enseignement du mont Sion et il inaugure de son sanctuaire la paix universelle. Les peuples déposent les armes ou plutôt les transforment en instruments agricoles ; l'on pourra jouir désormais sans inquiétude d'un repos que rien ne viendra troubler.

Cette prophétie, utilisée par la liturgie de l'Avent, se retrouve pour ainsi dire textuellement dans le livre d'Isaïe (II, 1-4). Son allure sapientielle et missionnaire semble obliger à le dater d'une époque postérieure à l'Exil. Il aurait été introduit d'abord en Isaïe, puis en Michée. Il serait ainsi doublement protégé contre les risques de disparition qu'il aurait connus si on ne l'avait inséré dans des écrits préexistants.

Louis SOUBIGOU.

L'ORDRE DE SAINT BENOIT

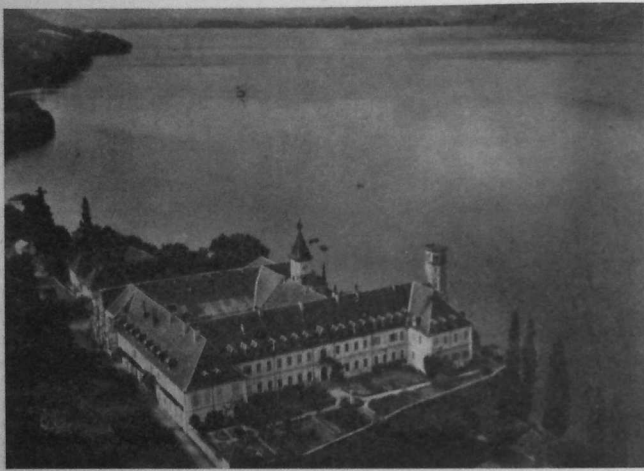
LA CONGRÉGATION BÉNÉDICTINE DE FRANCE

II. — LES MONASTÈRES DE FRANCE.

EN France, se trouvent sept abbayes de moines. La plus ancienne en date est celle de **Saint-Martin de Ligugé**, dans la Vienne. Fondée en 1853, grâce à la générosité de Mgr Pie, le futur cardinal, elle a fait renaître le plus antique des monastères de France, celui de S. Martin (IV^e siècle). Plusieurs moines poursuivent des travaux d'érudition, et leurs publications scientifiques : *Les Archives de la France monastique*, et *La Revue Mabillon* sont appréciées des spécialistes. D'autres, depuis 1948, ont créé un atelier d'art dont les émaux sur cuivre sont déjà très connus ; ils ont bénéficié de la collaboration de quelques grands artistes contemporains, comme Rouault qui, dans sa jeunesse, avait été attiré auprès de l'abbaye par Huysmans alors oblat de Ligugé. Lors des premières expulsions de 1880, les moines de Saint-Martin prirent pied en Espagne, où ils relevèrent le célèbre monastère Saint-Dominique de Silos, dont on parlera plus loin.

Ils sont aussi à l'origine des monastères de Paris et de Saint-Wandrille. Ligugé a reçu en 1959 mission de promouvoir le mouvement œcuménique en France.

A l'abbaye **Notre-Dame d'Hautecombe**, — ancien monastère cistercien établi, vers 1139, sur les bords pittoresques du lac du Bourget avec le concours d'Amédée III, comte de Savoie, — s'est installée en 1922 la communauté du monastère fondé en 1865 à Marseille par Dom Guéranger sous le patronage de **Sainte-Madeleine**. Exilés en Italie à partir de 1901, ses moines ne purent, après la guerre, réintégrer leur abbaye, occupée et défigurée par des œuvres multiples : au demeurant un tel retour, en plein cœur d'une grande cité, n'était nullement souhaitable. Comme la communauté cistercienne d'Hautecombe, appartenant à la Congrégation de Sénanque qui devait se regrouper, ne pouvait plus assurer l'Opus Dei dans le monastère, les bénédictins de Sainte-Madeleine furent heureux de faire la relève, dans cette célèbre abbaye où sont inhumés quarante-quatre princes de la Maison de Savoie. Au devoir de la louange divine, les moines joignent divers travaux d'édition. Ils ont publié des ouvrages de spiritualité, de liturgie, d'histoire, notamment : un *Missel* pour les fidèles et la vie de Madame de Bavois, abbesse de Pradines.



Abbaye d'Hautecombe.

En Normandie, dans la plantureuse vallée de la Seine, c'est l'un des plus illustres monastères mérovingiens, qui fut relevé de ses ruines en 1894, par les moines de Ligugé : **Saint-Wandrille-de-Fontenelle**, où vécurent au moyen âge de nombreux saints. Les bâtiments conventuels des XVII-XVIII^e siècles gardent la noblesse de l'architecture classique. Le cloître, plus ancien, est un joyau des XIV-XV^e siècles, ainsi que le magnifique réfectoire, et tous deux sont témoins de l'antique grandeur de l'abbaye. Mais la vaste église gothique est presque totalement ruinée ; ce qui en reste doit être intégré dans un édifice de style moderne qui témoignera de la vitalité retrouvée. Le premier Abbé, Dom Pothier, a été l'un des maîtres de la restauration du chant grégorien, et son nom reste attaché à la première édition du Graduel et de l'Antiphonaire romains. Une petite industrie de produits d'entretiens constitue la principale ressource de l'abbaye au temporel. Mais les moines ont eux aussi une maison d'édition : *Les Editions de Fontenelle*, qui publie des ouvrages de spiritualité ou d'histoire religieuse. Enfin, Saint-Wandrille est à l'origine du monastère canadien de la Congrégation.

En 1889, Dom Couturier, avec l'aide de son Prieur Dom Delatte, installait dans le Pas-de-Calais, près de Saint-Omer, les premiers moines de la future abbaye **Saint-Paul de Wisques**. Ils étaient d'abord destinés à servir de chapelains aux moniales, qui s'établissaient provisoirement dans le « Grand

Château » de Wisques. Ce château médiéval, au puissant donjon, entouré d'appartements remaniés avec goût au XVIII^e siècle, devint ensuite la demeure des moines. La communauté se développant fut érigée en Prieuré conventuel en 1895 et devint abbaye en 1910, alors qu'elle était en exil en Hollande. Revenue en France, elle compléta le château par des lieux réguliers construits en briques de couleurs, par Dom Paul Bellot, moine de Solesmes. Seule l'église définitive manque encore. Le premier Abbé, Dom de Puniet, est l'auteur d'un ouvrage sur la messe toujours estimé. Sous son abbatiat et celui de ses deux successeurs, la communauté a publié divers travaux d'histoire, de spiritualité liturgique ou monastique, ainsi que la vie de S. Benoît-Joseph Labre, un saint de l'Artois. Le second Abbé a commenté la Règle de S. Benoît et donné ses Souvenirs sur Dom Delatte ; le troisième, des œuvres de liturgie et de théologie. Depuis quelques années, les moines ont organisé avec succès un atelier de céramique et assurent le fonctionnement d'un « Prêt-Revue ». C'est de Saint-Paul de Wisques qu'est sortie la première abbaye hollandaise, depuis la Réforme.

Sainte-Anne-de-Kergonan, en Plouharnel, est une abbaye bretonne, située non loin de l'océan, à une quinzaine de kilomètres du grand pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray. Fondée par Dom Delatte en 1897, en même temps que l'abbaye des moniales, sa voisine, elle dut, comme elle, s'exiler avant d'avoir vraiment pu prendre racine dans le pays. Elle ne laissa non plus aucune trace de son séjour en Belgique. Entre les deux guerres, la croissance fut lente, et les bâtiments, conçus sur un vaste plan, demeurèrent inachevés faute de ressources. La communauté, durement éprouvée encore durant la dernière guerre par l'évacuation de leur monastère exigée par les Allemands, est encore peu nombreuse. Mais un renouveau s'annonce, et son rayonnement ne cesse de croître, notamment chez les estivants des plages voisines de Carnac et de Quiberon, qui viennent nombreux à ses offices, si bien que l'avenir paraît plein de promesses. Un atelier d'art récemment organisé, travaille l'étain repoussé et la céramique.

Vers la même époque, en 1893, l'abbaye de Ligugé fonda un prieuré dans la capitale. Entreprise audacieuse, tentée jadis sans succès par Dom Guéranger, mais qui cette fois réussit et a donné naissance à l'Abbaye **Sainte-Marie de Paris**, érigée sous ce titre en 1925. C'est le seul monastère franchement urbain de la Congrégation. Etabli dans un quartier tranquille, elle est connue surtout par le nom de la rue où elle se trouve : Sainte-Marie de la Source. Son apostolat silencieux rayonne dans l'immense ville. Sa petite église voit se dérouler une liturgie intégrale et fervente. Une modeste hôtellerie reçoit des retraitants qui y viennent goûter, en plein centre parisien, le recueillement et la solitude d'un cloître. L'abbaye a publié quelques ouvrages de spiritualité et une traduction de la vie de S. Benoît par S. Grégoire. Le vénérable Mgr Vladimir Ghika a longtemps séjourné au monastère de la rue de la Source.

Enfin, en 1948, fut réalisée la fondation de **Notre-Dame de Fontgombault**, au bord de la Creuse, dans le département de l'Indre. Erigée en 1953 en

abbaye, elle fait revivre un très ancien et vénérable centre monastique. C'est là qu'au XI^e siècle, Gombault et ses disciples passèrent leur vie d'ermite dans les grottes qu'on peut encore admirer dans les falaises qui dominent la Creuse, près de la fontaine qui porte son nom. Plus tard, passant sur l'autre rive, Pierre de l'Etoile qui présidait alors à la communauté des solitaires, vint construire un monastère de cénobites vers 1091, sous la règle de S. Benoît. On y éleva une splendide église romane, dont le fondateur, mort en 1114, ne vit pas l'achèvement (vers 1145). Le monastère fut bénédictin, puis lazarisite, jusqu'à la Révolution. Des moines cisterciens le relevèrent de ses ruines et demeurèrent à Fontgombault pendant un demi-siècle. Un séminaire diocésain leur succéda. Enfin l'abbaye est redevenue bénédictine. Dans la vaste église, les offices liturgiques ont une magnificence unique. Une antique statue de Notre-Dame est le centre d'un pèlerinage : *Notre-Dame de toutes grâces et du bien mourir*. Une grande hôtellerie accueille de nombreux retraitants, surtout des prêtres. Une exploitation agricole assure le temporel. La plus jeune abbaye de la Congrégation reste très fidèle à réaliser l'idéal monastique purement contemplatif de D. Guéranger et de Dom Delatte.



Abbaye de Fontgombault.

III. — LES MONASTÈRES D'EUROPE.

I. — MONASTÈRES D'ESPAGNE.

LIGUGÉ ayant ranimé, pendant son exil, le vieux monastère castillan de **Saint-Dominique de Silos**, ce lieu de pèlerinage très vénéré en Espagne, ne devait pas retomber dans son abandon après le retour des moines en France. Le noviciat avait reçu des vocations originales du pays : ces jeunes moines, encadrés encore pendant un certain temps par des moines français, formèrent peu à peu la première communauté de la Congrégation de Solesmes à l'étranger. Le titre abbatial, datant de 984, fut restauré dès 1880. La nouvelle abbaye présente cette particularité d'entretenir une petite école claustrale pour de petits oblats, dont beaucoup, devenus majeurs entrent au noviciat et font ensuite profession dans le monastère. La communauté est aujourd'hui entièrement espagnole. Elle a accompli en Espagne la même œuvre que Solesmes en France, faisant ainsi fructifier l'héritage qu'elle en a reçu. Elle est en effet à l'origine du renouveau liturgique et de la restauration du chant grégorien dans la péninsule. Presque tous les diocèses et leurs séminaires, ont été atteints par ce mouvement, qui est entretenu et développé par la revue Liturgique que publient les moines. De plus, la communauté a entrepris de grands travaux d'Histoire locale et nationale, et elle a déjà édité de nombreux documents concernant les sources de l'Histoire de la Castille, comme de l'Histoire de la Congrégation bénédictine de Valladolid. La vieille abbaye de Silos est redevenue ce qu'elle était jadis : un lieu de prière et un foyer rayonnant de doctrine et de vie spirituelle.

C'est de Silos que sont sortis tous les autres monastères espagnols de la Congrégation de Solesmes. C'est d'abord, en pleine ville de Madrid, le Prieuré simple de **Notre-Dame de Montserrat**, qui relève un monastère fondé au XVII^e siècle par le roi Philippe IV, et que les persécutions ont déjà deux fois détruit. A la seconde fois, en 1939, quatre de ses moines ont été massacrés en haine de la foi par les communistes : sang versé qui est promesse d'avenir et de gloire. Le Prieuré de Madrid, tout en restant fidèle à la célébration conventuelle de l'Opus Dei, se livre aussi à des œuvres sociales, rend service au clergé séculier, et son influence est grande dans la capitale, comme Notre-Dame de la Source à Paris.

Beaucoup plus importantes sont les deux plus récentes fondations de Silos qui ont toutes deux un caractère officiel : ils représentent devant Dieu, l'une, la province de Navarre, l'autre l'Espagne entière.

Le monastère royal de **San Salvador de Leire** est une abbaye du IX^e siècle, dont les bâtiments du plus pur style roman, étaient abandonnés depuis un siècle et demi. Elle est située dans un paysage éminemment monastique, presque un désert, au milieu de montagnes sauvages, que cependant, un grand lac de barrage vient depuis peu égayer de ses eaux transparentes. Dans l'église, se trouvent les tombeaux de quelques princes de l'antique royaume de Navarre.

La « Diputación » c'est-à-dire le gouvernement provincial ayant résolu de remettre en honneur ce haut-lieu, a restauré le monastère, et y a appelé des moines, pour que leurs prières entourent les pères de la patrie et intercèdent pour la province.

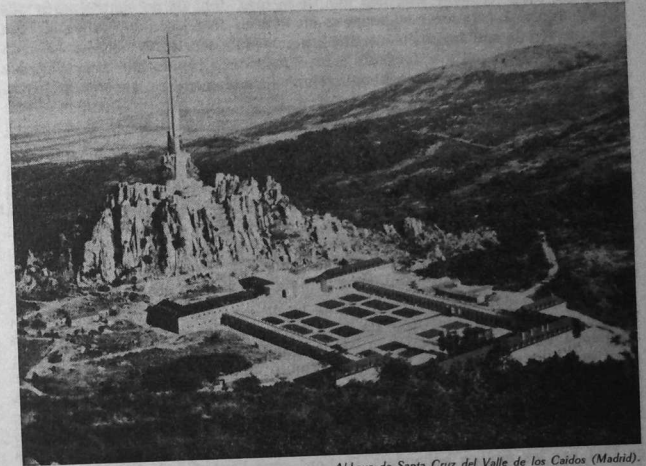
Le chapitre général de la Congrégation a autorisé l'Abbé de Silos à répondre à l'appel de la Généralité. Il y a envoyé, en 1954, un groupe de ses moines qui ont aussitôt repris le chant quotidien de l'Office, renouant avec un long passé. Puis ils ont ouvert, comme à Silos, une école claustrale. Toutefois, la communauté est encore trop peu nombreuse pour être autonome. Son titre abbatial lui a été conservé, mais son Abbé est celui de Silos, qui nomme à Leire un prieur claustral, en attendant l'heure de Dieu pour confier le siège abbatial à un moine navarrais.

D'une plus haute dignité encore est le monastère de **Sainte-Croix du Val-des-tombés : Santa-Cruz del Valle de los Caidos**. Il est une création personnelle du Général Franco, dont il convient de connaître le grand dessein. Pour éviter le retour des années sanglantes de la guerre civile et convaincu à juste titre que ses deux grandes causes relevaient de la question religieuse et de la question sociale, il résolut de ramener l'Espagne à sa foi catholique, et de lui donner des institutions sociales conformes aux enseignements de l'Eglise. Il réussit à unir ces deux objets dans un ensemble monumental unique, qui est de plus un mémorial des années malheureuses. Le lieu choisi est un cirque de rocher au milieu de montagnes désertes. Au centre, s'élève une sorte de pyramide, un roc de 150 mètres de haut, dont Franco a fait le socle d'une croix gigantesque que l'on aperçoit de Madrid. Dans le socle rocheux, il a fait creuser une immense basilique souterraine, où de vastes caveaux ont recueilli les corps de ceux qui étaient tombés dans la guerre civile, de quelque camp qu'ils avaient été. Et à côté de cette nécropole, il a fondé une Ecole Supérieure de Sciences sociales Catholique. Le Général Franco a voulu que le tout fut confié à un monastère bénédictin, qui prierait sans cesse pour les tombés, et pour l'Espagne, et dont l'Abbé garantirait la pureté de la doctrine enseignée par l'Ecole. Eglise, monastère, école, tout cela est désormais construit et en pleine activité.

Etant donné l'importance exceptionnelle de ce lieu de culte, le Général Franco a obtenu son érection immédiate en abbaye. C'est à Silos encore qu'il demanda les membres de la nouvelle communauté : son Abbé érigea canoniquement, en 1958, ce monastère. Son recrutement est rapide. Sa petite école claustrale compte une trentaine d'oblats, et il a une schola d'une quantité égale de « Pueri cantores ».

2. — MONASTÈRES DE HOLLANDE.

Un autre pays où Solesmes a pris vigoureusement racine est la Hollande qui compte déjà quatre abbayes. La source de ce groupe monastique est l'abbaye Saint-Paul de Wisques qui, en 1907, au moment des expulsions, alla s'établir à Oosterhout, petite ville du Nord-Brabant. La communauté y bâtit



Abbaye de Santa Cruz del Valle de los Caidos (Madrid).

un monastère de briques, le matériau du pays, et lui donna le nom de **Saint-Paul d'Oosterhout**. L'exemple donné par la vie des moines éveilla dans ce pays où la vie monastique avait cessé d'être pratiquée depuis près de quatre siècles, des vocations de plus en plus nombreuses. Et lorsque quinze ans plus tard, les moines français rentrèrent à Wisques, ils purent laisser en Hollande une communauté en majorité hollandaise. Saint-Paul d'Oosterhout fut érigé en abbaye en 1923 et est resté très fidèle à la spiritualité et aux usages solesmiens. Les travaux intellectuels de ses moines se sont signalés par des études importantes sur *l'Imitation de Jésus-Christ*, dont l'un d'entre eux a pu déterminer l'auteur. Plusieurs artistes de talents, peintres ou sculpteurs, se sont révélés parmi les frères convers comme parmi les Pères de chœur.

Très rapidement Saint-Paul a pu essaimer.

La première fondation d'Oosterhout se trouve être la restauration d'un antique monastère national : **Saint-Adelbert d'Edmond**. Cette abbaye fut en effet érigée au milieu du X^e siècle par le Comte de Hollande Théodoric II, sur le lieu où avait été primitivement enseveli S. Adelbert (+ vers 740), l'apôtre de la région. Les premiers Comtes de Hollande choisirent cette abbaye pour leur sépulture, et dès lors, son histoire fut étroitement unie à celle du Comté, et ses archives sont une des principales sources de l'histoire nationale. Mais au XVI^e siècle, les guerres de religion ruinèrent complètement le monastère. Les nouveaux moines d'Edmond ont entrepris sa reconstruction sur un plan

grandiose, dans le même site, non loin de la mer, dont ils ne sont séparés que par les dunes. L'érection en abbaye a eu lieu en 1950. Elle a repris son titre d'abbaye royale qui lui a été attribué, semble-t-il, dès le XV^e siècle. Le nom « d'abbaye d'Egmond » a toujours joui d'une bonne réputation, même auprès des protestants, et les moines ont relevé paisiblement ce centre de prière catholique et monastique.

Une troisième abbaye a été fondée en Hollande, en 1945, dans l'archidiocèse d'Utrecht : **Saint-Willibrord de Slangenbourg**. Son érection canonique date de 1954. Auprès d'un élégant château fortifié de la Renaissance, situé au centre d'une clairière, dans une forêt de la province de Gueldre, les moines fondateurs ont édifié un monastère complet, sans prétention architecturale mais pratique. Saint-Willibrord est déjà devenu un lieu de rencontre de catholiques et de protestants, où se discutent avec profit les problèmes de l'œcuménisme et de l'unité de l'Eglise. Le témoignage de la vie des moines et leur prière conventuelle offrent l'ambiance la plus favorable à ces entretiens.

Enfin, à la demande du Saint Siège et de l'évêque de Ruremonde, Saint-Paul d'Oosterhout a constitué un quatrième monastère près des frontières allemande et belge : l'abbaye du **Mont-Saint-Benoit de Vaals**. Cette maison avait été construite en 1922-23 par un célèbre architecte allemand, Dominique Böhm, dans un style assez pittoresque, aux réminiscences médiévales et mauresques, pour une communauté belge appartenant à la Congrégation de Subiaco. En 1928, elle fut incorporée à la Congrégation de Beuron. Enfin, en 1944, les moines beuroniens durent rentrer en Allemagne et furent remplacés en 1951 par les moines hollandais. D'abord sous l'autorité de l'Abbé d'Oosterhout, cette communauté encore peu nombreuse a acquis en 1961 son autonomie sous un Prieur-administrateur. Mais elle a conservé son titre abbatial. L'église n'est pas encore construite : la crypte en tient lieu. Les ateliers de reliure et de paramentique se développent rapidement, un atelier d'orfèvrerie est à ses débuts.

3. — AUTRES MONASTÈRES D'EUROPE.

Au Grand-Duché de Luxembourg se trouve l'imposant monastère des Saint-Maurice et **Saint-Maur de Clervaux**. Fondée par Solesmes, la communauté avait d'abord reçu la mission de relever une très ancienne abbaye : **Saint-Maur de Glanfeuil**, sur la Loire, en aval de Saumur. Cette abbaye, dont les origines remontent au VII^e siècle, a passé longtemps pour le premier monastère bénédictin des Gaules. On le croyait fondé par S. Maur, disciple de S. Benoît, avec lequel on avait identifié l'obscur moine gaulois dont le monastère de Glanfeuil porte le nom. La Congrégation de Saint-Maur recueillit ce vénérable monastère, et le pourvut de beaux bâtiments. Supprimé et en partie démoli à la Révolution, il fut restauré et repeuplé par les moines de Solesmes en 1890 et, quatre ans après, le titre abbatial lui fut rendu. En 1901, les expulsions ayant de nouveau chassé les moines, ceux-ci, d'abord réfugiés en Belgique, se fixèrent en 1909 en Luxembourg, près de la petite ville de

Clervaux, où la famille du Coëtlosquet, de Lorraine, leur fit bâtir un grand monastère. Il fut placé sous le patronage de S. Maurice, du nom du père de la principale fondatrice, et, en 1926, il reçut comme second titulaire S. Maur, en souvenir des origines de la communauté. Le nouveau monastère se trouve sur un pittoresque plateau, au bord d'une vallée profonde. Sa vie ne fut pas troublée par la guerre de 1914, mais celle de 1940 lui fut très préjudiciable. Les Allemands expulsèrent les moines et transformèrent les bâtiments pour en faire une école de jeunesse nazie. Les bénédictins rentrèrent en 1945 et réorganisèrent leur maison en y apportant des améliorations notables, surtout dans la disposition et la sobre décoration de l'église. Quant à l'abbaye Saint-Maur de Glanfeuil, elle est devenue une florissante école apostolique tenue par les P.P. Augustins de l'Assomption.

La communauté de Clervaux a été chargée, en 1933, de peupler les vastes bâtiments de l'abbaye **Saint-Jérôme-in-Urbe**. Ce monastère n'appartient pas à la Congrégation ; il dépend directement du Saint Siège, mais il reste uni à la maison fondatrice sous un statut spécial. Les moines, succédant à la Commission pontificale qui préparait l'édition critique de la Bible latine, dite *Vulgate*, sont chargés de poursuivre son œuvre. Onze volumes, de la *Genèse* au *Cantiques des Cantiques*, ont vu le jour jusqu'ici.

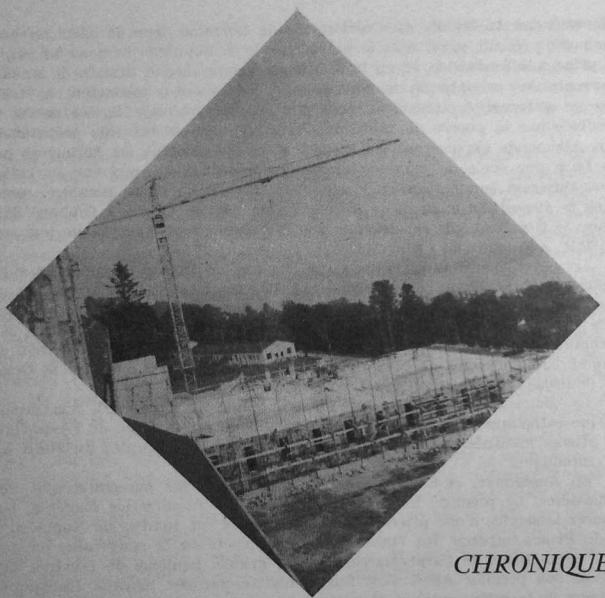
La communauté de Clervaux a aussi donné au Danemark son premier évêque catholique depuis la Réforme, et l'abbaye est le siège de l'Association de prières instituées par S. Pie X pour le retour des peuples du Nord à la foi catholique.

En Angleterre, la Congrégation de France a érigé successivement deux monastères. Le premier, fondé à la demande de l'Impératrice Eugénie, pour assurer le service d'une prière perpétuelle auprès des tombes de Napoléon III et du Prince impérial, fut établi dans la propriété de la souveraine en exil : c'est **Saint-Michel de Farnborough**, dans la grande banlieue de Londres. Dom Cabrol, son premier Abbé, s'est fait connaître par ses travaux liturgiques : le *Livre de la prière antique*, et surtout le monumental *Dictionnaire d'Archéologie et de Liturgie*.

Cependant cette communauté ne put se recruter suffisamment et des bénédictins anglais ont succédé à ceux de la Congrégation de France. Mais celle-ci n'abandonne pas pour cela la terre britannique. Lorsque les moines de Solesmes exilés dans l'île de Wight rentrèrent en France, ils laissèrent dans leur maison de **Sainte-Marie de Quarr** une communauté, qui se transforme depuis, peu à peu, en communauté anglaise. Elle garde fidèlement les Constitutions de Solesmes, et se distingue ainsi nettement des monastères de la Congrégation anglaise qui se donnent à l'enseignement et au ministère paroissial. Notre-Dame de Quarr a été érigée en abbaye en 1937. Quelques moines érudits s'y adonnent à des travaux d'ordre liturgique, historique et patristique. Son Abbé a récemment publié une édition avec traduction du *Traité sur l'Evangile de S. Luc* par S. Ambroise. Un moine artiste a installé un atelier de tissage d'ornements d'église.

(A suivre.)

F. LEON ROBERT, moine de Solesmes.



CHRONIQUE

LES nombreux visiteurs passés au monastère cet été ont pu constater que la future abbatale commence à prendre déjà un peu d'allure. La nef des fidèles dresse ses murs gris vers le ciel. Au-delà s'étend le sanctuaire avec son podium, puis, au-dessus de la double crypte, l'emplacement du chœur des moines. La façade Est monte au niveau du deuxième sous-sol, percée de quelques fenêtres correspondant à de futures cellules. Quelques mois de travail encore et de patience, et nous verrons s'achever les murs de la nouvelle enceinte et s'y poser la voûte.

Les bruits et l'activité du chantier ne nuisent guère, en vérité, au déroulement normal de notre vie quotidienne.

Offices et travaux se succèdent comme à l'accoutumée, ainsi que les fêtes et les cérémonies traditionnelles de la belle saison.

Les lecteurs de cette chronique savent que nous simons chaque année nous rendre conventuellement en pèlerinage à l'un ou l'autre sanctuaire voisin, Sainte-Anne la Palud, Sainte-Marie du Ménez-Hom, Notre-Dame de Rumengol. C'est à Rumengol, haut-lieu consacré, rapporte-t-on, par S. Guénolé à la Vierge, que nous sommes allés cette année. Nous voulions « mettre notre âme au soleil » de la grâce : ce que nous fîmes. Mais l'autre soleil, celui de la nature, ne fut point de la partie, hélas ! Au sortir de la messe solennelle,

une pluie torrentielle et persistante fit de ce pèlerinage le plus « arrosé » qu'il y eût de mémoire de moine. Le retour, du moins pour les plus braves, s'effectuait pourtant, comme prévu, par Tibidy, première « fondation » de S. Guénolé, trop peu connu encore de plusieurs d'entre nous.

Le 2 juillet, les Calvairiennes de Landerneau célèbrent le 150^e anniversaire de la fondation de leur monastère. Un petit groupe de religieux assure les cérémonies de la messe pontificale en témoignage de profonde sympathie pour ces moniales qui, cinquante ans avant les moines, firent refleurir la vie bénédictine dans le diocèse au lendemain de la Révolution.

Quinze jours plus tard nous prêtres un modeste concours pour la consécration de la chapelle du Carmel de Brest par S. E. Mgr Mazé. Le Pontifical, on le sait, a été fortement « élagué ». Au lieu d'une demi-journée, la dédicace d'une église ne dure plus que deux heures et demi, messe comprise. On peut regretter cependant la suppression de l'onction complète de la table d'autel, si expressive et traditionnelle.

Plusieurs groupes de scouts et de routiers venant de Paris, du Nord, de l'Est, de Normandie, de l'Aquitaine, voire du Maroc, ont fait des journées entières de B.A. Les uns se sont attaqués aux murs délabrés d'un vieux cellier près de l'hôtellerie ; d'autres ont travaillé à empierrer le chemin de Penfor, dont la réfection devenait urgente en raison du ravitaillement en sable du chantier ; quelques autres, enfin, se sont penchés sur la glèbe pour le sarclage des betteraves.

Quant aux petits séminaristes de Quintin, fouilleurs chevronnés, ils sont venus reprendre pelles et pioches sous la souriante direction de M. Ricou. Ils n'ont pas travaillé en vain. Dans le déambuloire — côté Nord — les vestiges d'une petite salle ont été mis à jour ; on ignore quelle pouvait être la destination de cette pièce aux dimensions très exigües. Sur le seuil d'une ancienne porte romane a été mis à jour un squelette. Du côté opposé, la fontaine artificielle a disparu au profit de la vérité architecturale. Par ailleurs, deux des

pilliers les plus anciens ont été dignement restaurés par une main qualifiée. Enfin, détail plus important, l'autel de pierre a repris sa place primitive au point central de l'abside ; ce qui a nécessité le déplacement de la statue de S. Guénolé, désormais posée sur un socle dans le transept Sud. Des informations plus précises seront données ultérieurement sur les travaux effectués et les projets de restauration, avec l'agrément de M. Cailliau, architecte des Bâtiments de France.

Au cours des mois d'été, nous avons souvent l'occasion d'entendre quelques causeries faites par des hôtes ou des visiteurs. Cette année nous avons été invités. Ce fut, d'abord, fin juin, l'inoubliable conférence du Docteur André Gros, fondateur et président de la « Société Internationale des Conseillers de Synthèse ». Avec beaucoup de clarté, de simplicité et non moins de compétence, il nous a longuement entretenus des répercussions, actuelles ou prévisibles, des découvertes scientifiques modernes, non seulement sur le mode de vie, de travail, etc., de notre monde d'aujourd'hui, mais surtout sur le mode de pensée des hommes, même les plus savants, qui en viennent souvent à confondre physique et métaphysique. Le développement des études spécialisées fait apparaître la nécessité et le rôle des hommes de culture fondamentale qui, seuls, pourront faire la « synthèse ». Le Dr Gros nous fit ultérieurement un exposé sur « l'évolution des relations entre l'Occident et le Tiers-Monde » ; la mission universelle de l'Église la destine à jouer un rôle immense dans cette transformation mondiale.

Plus tard, le R. P. Louis-Joseph, Capucin, nous entretint d'un sujet tout différent, mais non moins actuel. Le Père est, à Lorient, l'aumônier de ceux que la loi appelle les « vagabonds » et le populaire les « clochards » ; au « Foyer S. François » ils se donnent le nom, plus évangélique, de « frangins ». La masse des hommes et même des chrétiens ignore pratiquement ce monde des miséreux sans toit, sans famille, sans travail, qui se multiplie autour des grands centres industriels ou des villes portuaires.

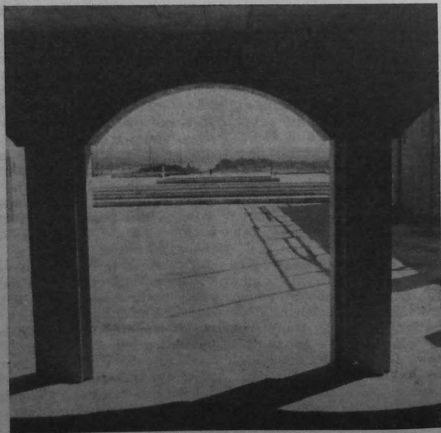
Grâce à Father John G. nous avons été largement renseignés sur la situation religieuse passée et présente en Angleterre. Converti de l'anglicanisme et maniant la langue française avec une aisance que beaucoup peuvent lui envier, il nous a tenus en haleine trois séances durant par son information précise et parfois pittoresque. Sait-on qu'une statue de la Vierge domine la cour d'honneur du Collège de Winchester et qu'aujourd'hui encore tous les élèves, tant protestants que catholiques, la saluent en entrant dans la cour, par respect pour une tradition datant du XIV^e siècle ?

Parallèlement, un bon curé d'Outre-Rhin, au verbe plus austère et moins coulant, nous présente la diversité des problèmes religieux, née surtout de la division territoriale de son pays : vie chrétienne, éducation, enseignement, vocation...

M. l'abbé Crocq, aumônier de la « Jeanne d'Arc », a entrepris de nous faire faire en images, le dernier tour du monde du navire école. Dans une première étape il nous emmène de Brest à Tokio, en passant par les Antilles, Los Angelès et les îles Hawaï.

La causerie de Mgr Boisguérin, quelques jours plus tard, sur la situation de l'Eglise en Chine vient illustrer, en quelque sorte, la conférence du Dr Gros. L'attitude du clergé et des catholiques chinois se comprend mieux en la situant dans les circonstances politiques, économiques, psychologiques et autres, où se trouvent ces malheureux chrétiens, Monseigneur les confie instamment à nos prières.

Enfin, un catéchiste bénévole, officier de marine, nous met au courant de la marche du « catéchuménat des adultes » de Brest, œuvre qui s'avère urgente, même en notre région de chrétienté.



BIBLIOGRAPHIE

Albert GELIN, *L'homme selon la Bible*, Coll. « Perspectives catéchétiques », Ed. Ligel, Paris, 1962, 112 p., 6 F.

Ce petit livre reprend une série de conférences données aux Frères des Ecoles chrétiennes. Retouchées par l'abbé Gelin sur son lit de malade, elles résument l'essentiel de l'anthropologie biblique : l'homme, le couple, la Société, la vocation personnelle, la foi, le péché, la grâce, le nouvel Adam. On retrouve dans ces pages si denses la vivacité du style oral et la richesse scientifique d'A. Gelin.

La venue du Messie. Messianisme et Eschatologie, « Recherches bibliques » VI, Desclée de Brouwer, 1962, 280 p.

Cet ouvrage contient les conférences des treizièmes Journées Bibliques de Louvain consacrées au thème de la « Venue du Messie ». L'exposé de l'abbé Grelot examine les trois formes dont les apocryphes de l'Ancien Testament ont revêtu le Messie (roi, prêtre, Fils de l'Homme). M. Riesenfeld étudie le caractère messianique de la tentation au désert ; M. l'abbé Sabbe, la rédaction du récit de la Transfiguration. Mgr Coppens nous parle du Messianisme sacerdotal dans les écrits du Nouveau Testament et nous montre que l'idée d'un Messie grand prêtre n'est guère attestée avant l'épître aux Hébreux. Le R. P. Van Iersel s'attache aux appellations de « Fils de David » et de « Fils de Dieu ». La première, par laquelle Jésus fut désigné durant sa vie, fut rapidement écartée par la seconde. Le R. P. Braun expose comment les notions de Logos et de Fils de l'Homme, séparées dans l'Ancien Testament, se rencontrent en St Jean. Traitant du triomphe du Fils de l'Homme d'après la déclaration du Christ aux Sanhédrins, M. l'abbé Feuillet voit en Matthieu le texte original concernant deux faits distincts, mais non séparés chronologiquement (session à la droite de Dieu et venue sur les nuées). Le R. P. Béda Rigaux seconde venue, dans lesquelles il lui semble impossible de dissocier le futur du présent. Les deux dernières études du livre ne sont pas les moins intéressantes ; l'une, du R. P. Quecke, concerne l'Evangile de Thomas ; l'autre, du R. P. Leloir, le Diatessaron de Tatien et son commentaire par Ephrem.

André FEUILLET, *Etudes johanniques*, Desclée de Brouwer, Paris, 1962, 313 p., 27 F.

On trouve ici rassemblés des articles qui ont d'abord paru dans des revues ou des mélanges. Une première partie, la plus importante, porte sur le quatrième évangile ; une seconde partie sur l'Apocalypse. M. Feuillet, spécialiste de St Jean, dans ces études extrêmement fouillées qui tiennent compte des diverses positions exégétiques, met d'abord en lumière la structure générale et l'orientation théologique de l'évangile. Le long article concernant le discours sur le pain de vie éclaire particulièrement le lien profond de la doctrine eucharistique de Jean avec le grand courant de l'amour mutuel enseigné par Jésus. Quant aux études sur l'Apocalypse, elles peuvent nous donner une idée des richesses de ce livre, qui aujourd'hui, bien à tort, est moins apprécié. Notons surtout l'insistance avec laquelle l'auteur voit avant tout, dans la Femme du chapitre 12, la Sion idéale des prophètes et l'Eglise du Christ, Marie n'étant selon lui visée que de façon secondaire et subordonnée.

J. LÉCUYER, *Le sacrifice de la nouvelle alliance*, Mappus, Le Puy, 1962, 304 p., 21,60 F.

L'auteur se propose d'étudier le sacrifice du Christ, socle de la Nouvelle Alliance, dans le mystère pascal intégral (Passion, Résurrection, Ascension) et le prolongement inséparable de la Pentecôte, et le mystère eucharistique, sacrement de ce sacrifice, à la lumière du sacrifice de l'Ancienne Alliance sinaitique (Ex. 19-34).

En soi, cette typologie n'est pas neuve, mais le P. L. explicite singulièrement cette donnée de tradition en exploitant abondamment les documents scripturaires, patristiques et liturgiques. Notons en particulier les sources extra-bibliques fort intéressantes, telles la nouvelle recension du Targum palestinien récemment découverte dans un manuscrit du Vatican.

L'étude comprend trois parties : le sacrifice de l'Ancienne Alliance, la Nouvelle Alliance et le Sacrifice du Christ, l'Eucharistie, sacrifice de la Nouvelle Alliance.

Un index très développé des citations, classées selon les différentes sources, permet un recours aisé aux différents documents utilisés.

Odou CASEL, *Faites ceci en mémoire de Moï*, Trad. de l'allemand par J.C. Didier, Coll. Lex Orandi, Cerf, 1962, 186 p.

Dans la célébration de l'Eucharistie, l'Eglise a conscience d'accomplir ce que le Seigneur lui a prescrit. Elle « fait mémoire » de l'acte du Christ, et c'est à partir de cette mémoire qu'elle « offre » le Sacrifice — « memores offerimus ». L'anamnèse est en rapport intime avec le sacrifice, et l'on peut dire que c'est une « mémoire objective à travers une action ». C'est dans cette perspective que Dom Casel a exprimé sa célèbre théorie — on en sait l'importance pour le renouveau du mouvement liturgique, ainsi que les limites — de la ré-actualisation, dans la célébration eucharistique et sous le mode propre au sacrement, des actes sauveurs du Christ en sa mort et sa résurrection.

Dans cette importante étude de l'anamnèse eucharistique, publiée en 1926, D. Casel a mis en évidence l'impressionnante continuité des témoignages liturgiques et patristiques en faveur du sens qu'a l'Eglise de cette « mémoire ». L'excellente traduction du chanoine Didier fournit au lecteur de langue française une précieuse documentation de base en vue de leur étude objective. Aussi le traducteur s'efface-t-il devant le texte original, ne faisant que quelques discrètes mises au point. Nous avons là une contribution de grande valeur pour l'intelligence de l'eucharistie et de la liturgie.

A.M. ROGUET, *La vie sacramentelle dans l'année liturgique*, Coll. L'Esprit liturgique, n. 19, Cerf, Paris, 1962, 144 p.

Cet ouvrage est le second (le premier était consacré au Credo) d'une série visant à proposer au pasteur et au fidèle, pour alimenter sa prédication ou sa vie spirituelle, la méditation, tout au long de l'année liturgique (en fait l'année paroissiale, ou scolaire), d'un grand thème doctrinal présenté à partir des textes de la messe dominicale. De brefs et suggestifs commentaires de chaque messe permettent à l'auteur, en fonction des harmoniques suggérées par le cycle liturgique ou les textes, de présenter l'ensemble de la doctrine chrétienne des Sacraments et de la vie sacramentale. Sous un désordre apparent, et sous forme de suggestions appelant un approfondissement personnel, c'est tout l'essentiel de notre vie chrétienne qui nous est proposé.

H. BARS, *Marche de l'Espérance*, Coll. Epiphany, Cerf, 1963, 176 p., 6,30 F.

C'est pour les Pèlerins de Chartres 1963 que cette brochure a été écrite. Une première partie confronte l'espoir humain et l'espérance chrétienne : l'homme vit d'espoir mais, malgré sa grandeur, l'espoir humain a ses limites. Et la promesse divine entraîne l'homme dans une aventure

qui dépasse infiniment ses désirs et ses aspirations ; partager la vie de Dieu. Il lui faudra certes mettre en accord les diverses fins de la vie humaine avec cette fin ultime qui seule peut combler son attente.

C'est à une réflexion sur l'espérance divine dans la vie humaine que nous invite la seconde partie. Notre vie est une « vie à la trace de Dieu », telle qu'elle se révèle à travers les biens de ce monde, la souffrance, la tentation et le péché même. Marche « dans la profondeur du mystère », à travers les signes, soutenue par la prière et la méditation de l'Écriture. Ce n'est pas seuls que nous marchons, aussi notre espérance est-elle soutenue par la fraternité ; elle doit avoir souci « de ceux qui sont assis dans les ténèbres », afin que pour eux aussi « le Royaume arrive », d'où une exigence de témoignage au Christ devant les hommes.

Pour tout chrétien, la vie ici-bas est une « marche de l'espérance » : ces pages l'aideront à bien se mettre en route et à marcher avec joie.

F. DANTEC, *Voyez comme ils s'aiment*, Direction des Œuvres, Quimper, 301 p.

L'auteur nous avait déjà donné un « Guide moral, spirituel, apostolique » pour les foyers chrétiens ; il achève son œuvre par cet ouvrage dont le but est de montrer comment l'amour conjugal chrétien est « un mystère de charité ».

L'une des idées directrices de la pensée chrétienne actuelle est le primat de charité ; toute la seconde partie applique cette doctrine à l'amour chrétien, qui est un amour de charité surmountable, une charité qui « ne supprime aucune des valeurs essentielles de l'amour humain mais les amène toutes à la plénitude et à la perfection ».

Un tel amour doit croître grâce aux moyens surnaturels que sont la prière et les sacrements : « sans eux, il ne saurait y avoir de véritable amour chrétien et c'est à eux surtout que les époux doivent avoir recours s'ils veulent croître dans leur amour-charité. » (p. 138). Vivant ainsi dans la lumière de la charité, les foyers chrétiens y trouveront des éléments de solution aux problèmes concrets qui se posent à eux.

Ces réflexions sont constamment étayées par des témoignages de foyers chrétiens, qui leur donnent plus de valeur encore pour la formation spirituelle des époux. Mais était-il opportun d'adopter une division en chapitres, paragraphes, qui donnent au livre une apparence par trop scolaire ?

Une bibliographie succincte, mais bien choisie, fournit un précieux instrument de travail à qui voudrait approfondir tel ou tel point.

S. de LESTAPIS, *La limitation des naissances*, 3^e éd. Paris, Spes, 1962, 330 p., 16,50 F.

Le P. Riquet, dans la préface de cet ouvrage, le plus complet sur la question, a souligné l'actualité de la position de l'Eglise en face de la « civilisation de la contraception ». Le moraliste à courtes vues

et chercherait en vain des « solutions-éclairés » à ces problèmes d'importance mondiale. Mais on consultera avec profit l'excellent chapitre sur « La régulation des naissances préparée et vécue » dans le milieu familial, ainsi que le programme des « Objectifs de coopération internationale » au profit des pays sous-développés.

Après le bilan historique et géographique actuel du Malthusianisme (1^{re} partie) et une critique serrée des faits invoqués par la contraception officialisée, aussi trompeuse que cette institution du divorce qui devait, en définitive, consolider le mariage régulier (2^e partie), l'auteur, avec une grande hauteur de vue, expose les bases philosophiques et doctrinales de la position catholique sur la « régulation de la fécondité » (de mot de Pie XII). La dernière partie rappelle aux catholiques de bonne volonté leur rôle de « Signe dans le monde » tant sur le plan du foyer individuel que dans l'inspiration de la politique internationale.

J.A. JUNGMANN, *Tradition liturgique et problèmes actuels de pastorale*, Trad. de P. Kirchoffer, Edit. Mappus, Le Puy, 1962, 350 p.

Ce nouvel ouvrage du P. Jungmann se situe pratiquement dans la même optique que son travail sur « La liturgie des premiers siècles jusqu'à Saint Grégoire le Grand » (Lex Orandi, n° 33). C'est un effort de profonde réflexion sur les variations et les conditionnements de la liturgie suivant les époques et les pays, en vue d'éclairer les problèmes que pose actuellement le renouveau liturgique.

On pourra peut-être regretter le manque d'unité d'un livre qui n'est, en somme, qu'une collection de conférences et d'essais traitant de questions assez disparates. Ce défaut, auquel un Français est plus sensible qu'un autre, est largement compensé par la richesse d'information et la clarté d'exposition de l'a., qui sait allier la simplicité de présentation à la précision et à l'étendue de l'enseignement.

On aime aussi à souligner la modération dont il fait preuve dans l'étude des problèmes liturgiques actuels. Sous prétexte de simplifier les rites, les chants et l'ensemble des cérémonies, il serait insensé de faire table rase des richesses artistiques (architecture, arts plastiques, chants, musique...), acquises au cours des siècles par l'Eglise et destinées par elle à relever le culte divin.

K. RHANER, *Mission et Grâce*, t. I : XX^e siècle, siècle de grâce ? Coll. Siècle et catholicisme. Traduction du chan. Muller, aumônier général de l'A.C.G.H., Mame, 1962, 260 p.

C'est toujours une joie et un enrichissement pour l'esprit de lire un ouvrage de K. Rahner, désormais connu dans le monde entier. Ce premier tome a pour sous-titre : Fondements d'une théologie pastorale pour

notre temps, et on y trouve les traits propres à l'auteur : une solide réflexion théologique, un souci de répondre aux problèmes spirituels de notre époque, comme le souligne encore le simple énoncé des titres de chapitres : le chrétien dans le monde moderne, la Rédemption au cœur du monde, l'individu dans l'Eglise, l'Eglise dans le monde qui vient, Saint Paul, et l'apostolat d'aujourd'hui, Marie et l'apostolat.

Au point d'interrogation inclus dans le titre, le livre apporte une réponse affirmative, fondée, non sur un optimisme irréfutable mais sur une option de foi et d'espérance en la présence et l'action de la grâce dans le monde, dans notre monde de matérialisme et d'athéisme.

Deux autres tomes feront suite à celui-ci, traitant, toujours dans les mêmes perspectives, l'un des divers états et fonctions, l'autres de questions variées.

O. RABUT, *Dialogue avec Teilhard de Chardin*, Paris, Le Cerf, 1963, 212 p., 6,30 F.

Cette étude réfléchie et lucide, mais aussi ouverte et bienveillante, est vraiment un dialogue. Le but de l'auteur est de montrer les principales questions que pose la pensée de P. Teilhard de Chardin : à côté de critiques et de réserves, il souligne surtout l'apport positif de cette pensée.

Cet examen se divise en trois parties : Cosmologie, Philosophie, Théologie. En conclusion, l'auteur fait « quelques brèves réflexions sur la méthode » du P.T. et propose un « programme de travail » permettant de prolonger son effort et « de reprendre les mêmes grands thèmes avec plus d'exigences » (p. 208).

L'un des mérites principaux du P.T. est « qu'il pressent ce qui, dans la science, peut avoir valeur spirituelle : cela nous intéresse aujourd'hui au plus au point » (ib.). Le chrétien a le devoir de collaborer à la construction du monde nouveau auquel il est mêlé : les réflexions du P.T. lui seront des plus utiles, même si elles ne sont pas toujours exactes, pour acquiescer cette attitude ouverte que l'on attend de lui.

Et le P. Rabut de conclure : « Si quel- qu'un condamne Teilhard, qu'il fasse mieux ; qu'il prenne d'abord part, autant que lui, aux perceptions secrètes de la pensée actuelle, celle qui naît et qui vit. Malgré ses lacunes, Teilhard obtient une sorte d'objectivité, une justesse spécifique par des qualités éminentes dont nous devons faire l'apprentissage : la générosité de l'esprit, la largeur de vue, la compétence technique largement dominée. » (p. 207).

L.-J. LEBRET et T. SUAVET, *Dans le combat du monde*, Paris, Edit. Ouvrières, Coll. Spiritualité, 18, 1962, 224 p., 7,50 F.

Le présent livre reprend, en le remaniant profondément, le volume du P. Lebrét : « Efficacité politique du chrétien » (1947). Le chrétien est engagé dans le combat du monde et « il importe qu'il prenne, envers et contre tout, parti pour la justice, rende

témoignage à la vérité, soit un artisan de paix, un témoin de la douceur et de charité du Christ, un ami des pauvres et des opprimés », (p. 7). Ceci lui impose une « spiritualité d'action » avec ses lois propres et en relation directe avec son agir. Parmi les moyens propres à conduire cette action, l'auteur insiste sur « l'équipe », autant comme soutien du militant que comme source d'efficacité de son combat.

Tout ceci est traduit en chapitres brefs, sans phraséologie : on soulignera en particulier les titres de nombreux chapitres incisifs et pouvant servir de mots d'ordre pour soutenir l'effort du militant. Ce ne sont pas seulement les laïcs qui pourront tirer profit de ces pages, les prêtres et les religieux y trouveront aussi matière à réflexion.

L. FEVRE, *Nous avons crié à l'amour*, Paris, Edit. Ouvrières, 1962, 199 p., 6,90 F.

C'est encore aux militants chrétiens que s'adresse ce livre afin de les aider « à apprécier les richesses et la beauté de la vie militante, à discerner les passages du Sauveur, et à goûter la joie de proclamer la Bonne Nouvelle ». (Introd.)

C'est par amour que le Seigneur appelle à la vie militante, et tout au long de celle-ci il s'agira d'apprendre à aimer, à aimer Dieu qui aime le monde, à aimer les hommes près de qui nous devons rayonner la charité du Christ.

Ces réflexions sur la vie d'un amour authentiquement chrétien s'appuient sur de nombreux textes bibliques. Les exemples de générosité que donnent tels ou tels de ces militants donnent un caractère d'actualité à l'Evangile qui se présente comme inséré dans notre vie du 20^e siècle. Spécialement écrit pour les militants d'A.C.O., ce livre aidera également quiconque est en contact avec le milieu ouvrier et ses problèmes humains et spirituels.

Chan. E. ROME, *Mon catéchisme d'homme*, Paris, La Colombe, 1962, 165 p., 8 F.

Moins que par le passé il n'est permis au croyant de se contenter de connaissances vagues et élémentaires : or combien en sont encore aux énoncés de leur petit catéchisme ! la cause en est souvent à l'absence d'une présentation adaptée qui permette le passage à la foi adulte : *Mon catéchisme d'homme* vient combler cette lacune.

De présentation simple et de style sans prétention, ce livre reprend les grandes divisions traditionnelles : Dieu, la Création, l'Incarnation, rédemption, la grâce et son cortège, les sacrements, les fins dernières. L'A. souligne, dans son introduction, qu'il ne s'adresse pas « aux intellectuels » mais aux bons chrétiens sans formation spéciale, et il invite ses lecteurs à prolonger cette étude « en conversant silencieusement avec Dieu dans un cœur à cœur filial » (p. 16).

« Ce livre doit faire son chemin... il doit être le compagnon quotidien de la vie des adultes. » (Mgr Marty, Préface, p. 14).

P. GRENET, *Les 24 thèses thomistes*, Paris, Téqui, 1962, 382 p., 15 F.

En 1916, la Congrégation des Séminaires et Universités proposait comme règles de direction entièrement sûres les Vingt-Quatre thèses résumant les principaux points du thomisme ; sur la demande expresse du Pape Benoît XV, le P. Hugon en avait donné un commentaire bref et substantiel, mais austère. C'est ce commentaire que M. l'abbé Grenet, professeur à l'Institut catholique de Paris, a repris pour l'adapter à la vision actuelle du monde.

Les « thèses » sont groupées autour de quatre thèmes centraux : montée depuis les êtres multiples et changeants jusqu'à l'Existence même, descente depuis la pureté et la simplicité de l'Être premier jusqu'à la composition des êtres infimes que sont les corps, remontée depuis les formes inférieures de la vie jusqu'aux formes supérieures et jusqu'à la vie spirituelle, le philosophe à la recherche de Dieu.

Pour éclairer et confirmer certaines thèses, l'A. a « eu constamment sous les yeux l'apport global des sciences expérimentales » ; une place importante est faite à l'évolution dont les affirmations « soulignent plus fortement que toute autre la contingence de ce monde » et « sont un moyen d'analyser les existants d'ici-bas et de s'élever jusqu'à l'Existence suprême » (p. 10,11), et l'ouvrage porte en sous-titre : « de l'évolution à l'existence ».

Il est courant d'affirmer que le thomisme a fait son temps et est dépassé par les découvertes scientifiques ; le présent ouvrage, souhaitons-le, montrera qu'il n'en est rien, et l'on saura gré à l'A. d'avoir multiplié les références au texte même de Saint Thomas ; rien ne vaut, en effet, ce contact direct avec cette pensée dont le Pape Jean XXIII souhaitait qu'on « l'approfondisse toujours davantage pour le plus grand profit de la chrétienté ».

A.-M. ROGUET, *La boîte à questions*, Paris, Cerf, 1962, 270 p., 5,85 F.

Dans la Vie Catholique Illustrée, le P. Roguet consacre une chronique où il répond aux questions que lui posent les lecteurs ; il les a rassemblées dans le présent volume, en y ajoutant bon nombre de réponses inédites.

Les réponses sont classées selon un ordre alphabétique : une telle disposition facilite l'usage du recueil ; celui-ci comprend aussi un index alphabétique des mots-titres et d'autres mots qui y renvoient, et un index biblique contenant, dans l'ordre des livres de la Bible, les références des textes dont on trouve l'explication.

Nul doute que, selon le désir même de l'auteur, ce recueil n'aide les incroyants à résoudre leurs difficultés et les croyants eux-mêmes à éclairer leurs propres convictions.

EVIT MIZ AN ANAON

KROAZIOU

Dreist ar hleuz èr vered
kroaziou a welan :
kroaziou moan, kroaziou ledan,
kroaziou braz, kroaziou bihan.
Kroaziou a welan
dreist ar hleuz èr vered.

Eur mor a groaziou
eo ar vered :
kroaziou pinvidig,
liou an aour,
kroaziou reuzedig,
liou ar paour.
Kroaziou ha kroaziou
eo ar vered.

Kroaziou mein, kroaziou koad...
Ar vered ' zo eur hoad :
gwéz hép deliou
na bleuniou.

Koad ar vered n'eo kén kroaziou :
skourrou kroazet hép deliou.
E bro ar maro
dén na gavo
na nevez-amzer nag hanv ;
met kanv ha kanv
eo park ar maro.

Dén goude dén,
merh goude merh,
ar groaz a holo,
lerh ouz lerh,
buez pep dén,
e park ar maro.

Park trist ar maro
ne vez labouret
nemed gand prewed.
Ha ma palez dindan ar vein
ne gavi nemed korvou brein :
heuguz, euzuz,
eskern
a vil vern...

Méd ar groaz war horre
a lavar goulskoude
e doa ar reze
bèb a ene
Hag an eneou n'e deus két
aman nag a-hont, bered ebéd.

Petra ' vefe
eur horv héb ene ?
Korv eun aneval,
na petra ' ta !
Ptiou ' zav d'ar chatal
béz ha kroaz ?

POUR LE MOIS DES MORTS - CROIX

Par-dessus le talus, au cimetière, je vois des croix : croix minces, croix larges, grandes croix, petites croix. Je vois des croix par-dessus le talus, dans le cimetière.

Une mer de croix, voilà le cimetière : croix riches, couleur de l'or, croix pauvres, couleur du pauvre. Des croix et des croix, voilà le cimetière.

Croix de pierre, croix de bois, le cimetière est un bois : arbres sans feuilles ni fleurs.

Le bois du cimetière n'est que croix : rameaux croisés sans feuilles. Au pays de la mort nul ne trouvera ni printemps ni été ; mais deuil et deuil, voilà le champ des morts.

Homme après homme, femme après femme, la croix couvre, l'une après l'autre, la vie de chaque homme au champ de la mort.

Le champ triste de la mort n'est labouré que par les vers. Et si l'on bêche sous les pierres on ne trouve que chair corrompue : de hideux tas d'ossements. Mais la croix par-dessus dit cependant que chacun avait une âme. Et les âmes n'ont, ici et là, aucun cimetière.

Que serait un corps sans âme ? Le corps d'un animal, n'est-il pas vrai ! Qui élève tombe et croix aux bêtes ?

Kroaz ar Hrist deut euz ar béz
 a zo war béz an dén
 arouez ar beurbadèlèz
 e bro an Elez.

Ha houman eo hepken
 kentel ar groaz d'an dén
 e park ar maro yén.

V.S.

La Croix du Christ sorti du tombeau est sur la tombe de l'homme le
 gage de l'éternité, au séjour des anges.

Et voilà la seule leçon de la croix pour l'homme, au champ de la mort
 froide.

AMIS DE LANDÉVENNEC

Membre donateur

(à titre posthume)

M. Pierre Le Meur, Melgven.

Membres protecteurs

M. Henri Trentesaux-Lemaître, Tourcoing.

M. Malzac, Peyreleau (Aveyron).
 (à titre posthume)

Membres bienfaiteurs

M. et Mme Beutel, Paris.

Mme Picard, Paris.

Dr et Mme Le Paul, Louviers.

Mme Georges Wauquiez, Mouvoux.

NOS DÉFUNTS

M. Robert Desplatz, Arcueil (Seine), frère de notre P. Placide. — M. Alain Respars,
 Châteaulin, grand-père de notre F. Maurice. — M. l'abbé Jean Néa, recteur de Plouné-
 venter. — M. le chanoine Bourges, Rennes.

M. Bars, Trélez. — M. Jean Beyer, Lanhouarneau. — M. Paul Bihan, Saint-Frégant. —
 M. Jacques Calvez, Plouguerneau. — M. Auguste Can, Plouédern. — M. Jean Capitaine,
 Brest. — Mme Vve A. Clément, Brest. — Mme Coat, Trémaouézan. — M. Marc Coursin,
 Morlaix. — Mlle Suzanne Dujouquoy, Roscoff. — M. Théophile Durnez, Miribel (Ain). —
 M. Guillaume Eder, Saint-Frégant. — Mme Antoine Favé, Kernilis. — M. Joseph Gallou,
 Plouguerneau. — MM. Pierre et Yves Gourmelon, Lothey. — M. Claude Gourmelon,
 Plouarzel. — Mlle Annette Guivare'h, Plabennec. — M. Guillaume Guillerm, Guissény. —
 M. Yves Herry, Ploudaniel. — M. Jean Jézégou, Plouguerneau. — M. Joachim Lagadee,
 Plouñour-Trez. — M. Yves Kermarrec, Abidjan. — Mme François Landuré, Kernilis. —
 Mme Le Bot, Dirinon. — M. Léon Le Bousse, Le Conquet. — Mme Letrionnaire, La Forêt-
 Landernou. — Mme Vve Louis Le Duff, Lanildut. — Mlle Francine Le Gall, Le Drennec.
 — Mlle Joséphine Le Guen, Le Drennec. — M. Pierre Le Meur, Melgven. — M. François
 Le Roux, Kernilis. — Mme Lyvolant, Morlaix. — M. Magnin, Saint-Denis-de-Cabanne
 (Loire). — M. Edouard Mornu, Brest. — M. Pierre Pichon, Plouvien. — Mme Vve Rozec,
 Le Drennec. — Mme Jean-Louis Salaun, Plouarzel. — M. Louis Salaun, Kernilis. — Mlle
 Anna Simon, Le Drennec. — Mlle Christiane Simon, Loc-Brévalaire. — Mme Joseph
 Tanguy, Lanarvily. — Mme Vve Maurice Trévien, Saint-Vougay. — Mme Bolez, Brest -
 Saint-Pierre. — M. Calvez, Saint-Pol-de-Léon. — M. Joseph Hlou, Saint-Renan. — M. E.
 Rolland, Brest - Saint-Pierre. — M. Pierre Belbée'h, Pouldavid.

« Qui croit en moi
 fait-il mort,
 vivra. »

S. Jean, XI, 25.

Visite du Musée et des Ruines

d'Octobre à Pâques

DIMANCHE - JEUDI - SAMEDI

de 15 h. à 18 h.

